

NOUVELLES ÉTRANGÈRES

On s'occupe encore beaucoup en France de la loi décrétant l'instruction obligatoire athée. La pénible impression qu'elle a produite sur la partie saine de la population est lente à s'effacer. On n'aurait jamais cru que les maîtres du jour seraient allés jusque là. Par contre, les journaux impies ne se possèdent plus de joie. Ils entonnent un vrai chant de triomphe et, selon ces fauteurs d'athéisme, le gouvernement vient de prendre le vrai moyen de déboucler la France. On n'a pas d'idée des blasphèmes que cette loi leur inspire !

Le *Mot d'Ordre* félicite la République actuelle d'être plus avancée que Robespierre qui, lui, avait reconnu l'existence de l'Être Suprême :

« Dieu a éprouvé un rude coup, et c'est le Sénat qui le lui a porté, dit ce journal. Les sénateurs ont estimé que l'hypothèse de Dieu ne valait pas un conflit avec la Chambre des députés ; et avec une bonne grâce dont il serait injuste de ne pas leur tenir compte, ils ont profondément mis en terre l'Être Suprême. C'est là un résultat considérable et dont nous devons hautement nous féliciter.

« Notre République, plus conséquente avec ses principes que celles qui l'ont précédée, chasse de ses lois une pure conception, qui n'a rien à y faire, et qui en vicie l'esprit. »

L'Intransigeant n'est pas moins révoltant :

« Dieu et Jules Simon sont outrageusement battus, dit-il. Pauvre Dieu ! pauvre Simon ! comme on les lache ! c'est le coup de la "fournée de janvier." La France était libre-penseuse, c'était le devoir du cabinet de s'incliner devant la libre-pensée. »

Quelle folie ! quelle démente ! Cela s'écrit dans cette France qui se glorifiait jadis du titre de "fille aînée de l'Église." Jamais l'impiété ne s'est affichée avec une telle audace. Et dire que ces excès ne font qu'arracher des plaintes aux catholiques sans leur faire secouer leur apathie ! L'opinion publique pousse l'indifférence à ce point que, dans les dernières élections municipales, qui ont eu lieu en France il y a deux semaines, le quart des électeurs n'ont pas voté, et qu'il est trouvé des villes de 200,000 âmes, comme Toulouse, où personne ne s'est présenté au bureau de votation. Vraiment, c'est à ne plus reconnaître la France !

* * *

M. Gladstone, dont l'arrivée au pouvoir avait fait concevoir aux *Home rulers* de grandes espérances, se débat péniblement sous les difficultés que lui présente la question irlandaise. Il paraît condamné à l'impuissance, paralysé qu'il est par la grande influence des propriétaires qui dominent les libéraux aussi bien que les conservateurs. L'agitation continue en Irlande, et comme elle ne prend pas la forme d'une révolte à main armée, elle n'en est que plus difficile à vaincre. Ce n'est plus l'Irlande d'autrefois qui, poussée à bout par la misère, courait aux armes pour se faire massacrer. Aujourd'hui, les Irlandais se contentent de refuser aux propriétaires le paiement des rentes, arrêtent tout mouvement d'affaires, lassent la police et la gendarmerie, et maintiennent le régime de la terreur pour les propriétaires. Ils sont soutenus dans leur lutte par les Irlandais des États-Unis que la misère a jadis chassés d'Irlande. Ceux-ci se vengent en envoyant des milliers de dollars aux agitateurs. L'an dernier, les souscriptions des Irlandais-Américains ont dépassé \$300,000.

Comment tout cela finira-t-il ? Il est bien difficile de le dire. En attendant, M. Gladstone, que l'on regardait comme le sauveur futur de l'Irlande, alors qu'il était chef de l'opposition, est également exécuté des *landlords* irlandais qui lui reprochent de ne pas écarter l'agitation, et des Irlandais qui le honnissent parce qu'il refuse de rétablir le Parlement de Dublin et de réformer la tenure des terres.

M. HENRY LABOUCHÈRE

Le membre pour Northampton, à la Chambre des Communes d'Angleterre, et propriétaire du *Truth*, est devenu une personnalité. Aussi croyons-nous que les lecteurs de *L'Opinion Publique* nous sauront gré d'avoir traduit à leur intention la notice suivante, qui doit faire partie d'une collection d'articles du même genre, par Joseph Hatton, et que la maison Harper, de New-York, doit publier sous le titre de *Journalistic London*.

Au nombre des rivaux du *World* il en est un dont le succès commença avec son premier numéro éclipsant en cela le *World* lui-même. Avec un joli frontispice, représentant une attrayante figure de la Vérité, tenant d'une main le flambeau de la science, et de l'autre un miroir avec la devise de Cicéron : *Veritatis cultores, fraudis inimici*, *Truth* fut une nouveauté dans le journalisme. Son propriétaire et rédacteur était connu comme un écrivain audacieux et caustique, connu aussi pour un capitaliste ayant beaucoup d'argent pour soute-

nir son audace et beaucoup de courage pour appuyer son argent.

Le public savait que Labouchère ne s'inquiétait pas que son journal payât ou non—par conséquent on se hâta de fournir à son trésor. Le public anglais déteste le journal pauvre et son rédacteur nécessaire. Il aime la puissance, et l'argent est une plus grande puissance que la science.

Piquant, personnel, brillant, causeur, impudent, parfois scandaleux, toujours amusant, *Truth* est aimé et redouté. D'une dimension convenable pour la lecture, les feuillets coupés et cousus, il a forme et dimension qui seraient des améliorations aux journaux si populaires *The Field*, *The Queen*, et *Land and Water*.

Homme marquant dans le journalisme, la diplomatie, la politique et les finances, propriétaire influent du *Daily News*, éditeur du *Truth*, membre du parlement pour Northampton, avec la fameuse villa de Pope pour résidence de campagne, et une maison près de St. James Park, M. Henry Labouchère occupe une position préminente parmi les notabilités de Londres.

Il a eu une carrière intéressante pour ne pas dire romanesque. Né à Londres, en 1831, il reçut son éducation à Eton et à Cambridge. Pendant ses deux années au Trinity, il fut en lutte constante avec ses maîtres. Il ne pouvait supporter la discipline.

En sortant de Cambridge il commença à voyager. Il désira voir le Mexique. Après avoir demeuré quelque temps dans la capitale, il la quitta et se mit en route à cheval avec cinquante dollars dans sa poche. Après avoir erré dix-huit mois à travers la contrée il revint à Mexico, et devint amoureux d'une femme de cirque. Il voyagea avec la troupe, comme un héros de "Quida ;" c'était lui qui prenait l'argent à la porte, c'est-à-dire qu'il recevait des oranges et du maïs qui remplaçaient la monnaie.

Il se fatigua de cette besogne et se rendit aux États-Unis. Arrivé à St-Paul, qui n'était alors composé que de quelques maisons, il rencontra une bande de sauvages Chippewa qui retournaient chez eux. Il se joignit à eux et vécut avec eux six mois, les suivant à la chasse au buffle, prenant part à leurs travaux et à leurs plaisirs, jouant aux cartes pour des wampum, enfin faisant ce qui eût fourni à Joaquin Miller matière à un poème de plusieurs strophes ; le jeune anglais excentrique et prosaïque appelait cela faire la vie et passer le temps. Il se rendit ensuite à New-York, et faisant de cette ville son quartier général, il visita les villes environnantes.

Puis il lui prit une idée d'entrer dans le service diplomatique et, comme il avait de l'influence, il y entra. "Il n'y avait pas d'examen alors" disait-il plus tard à un ami, voulant par là lui donner à entendre que s'il lui avait fallu subir un examen il ne serait pas entré dans le service ; mais M. Labouchère, en dépit de son audace politique et de son arrogance comme journaliste, est un homme très modeste, toujours prêt à nier ses mérites, excepté lorsqu'il croit heurter les scrupules de quelque âme timorée en racontant ses aventures de jeu ou de théâtre (lesquelles après tout n'ont pas été très blâmables au point de vue de la société), et il cherche ce qui paraîtra le plus étrange dans sa vie accidentée.

Il fut nommé attaché d'ambassade à Washington, et on ne le trouva nulle part. Dans un voyage qu'il faisait dans l'ouest, il vit par hasard sa nomination sur un journal et se rendit à Washington où il demeura dix ans.

Pendant la guerre de Crimée il favorisa l'embauchage de citoyens américains pour l'armée anglaise et fut chassé de la légation.

Ce fut lui, lorsqu'il était attaché d'ambassade, qui se moqua si bien d'un Américain qui se rendit au bureau de la légation pour voir M. Crampton :

—Je veux voir votre chef.

—Vous ne le pouvez pas ; il est sorti ; dites-moi ce que vous voulez, répondit Labouchère.

—Vous ne me seriez bon à rien, c'est votre chef que je veux voir ; je puis attendre.

—Très bien, dit le jeune homme, continuant à écrire ; prenez un siège.

Le visiteur attendit un temps considérable.

—Enfin, dit-il, voici deux heures que je suis ici ; votre chef est-il arrivé ?

—Non, vous verrez sa voiture devant la porte quand il arrivera.

—Et combien de temps croyez-vous qu'il sera absent ?

—Eh bien ! dit Labouchère, il est parti hier pour le Canada ; je pense qu'il sera ici dans six semaines à peu près.

Labouchère était joueur, et quand il est d'humeur causeuse, il prend plaisir à raconter ses aventures de cartes.

—Quand j'étais à Washington, le ministre m'envoya à Boston. Je me logeai dans un petit hôtel et je m'inscrivis sur le livre sous le nom de Smith. Dans la soirée j'allai dans une maison de jeu et je perdais tout mon argent, moins un demi-dollar. J'allai me coucher, satisfait de cette pousse. Le lendemain matin l'hôtel fut saisi pour dettes par le bailli, et les voyageurs durent payer leur compte et partir avec leurs bagages. Je ne pus pas payer, et par conséquent il me fut impossible de transporter ma malle dans un autre hôtel. Tout ce

que je pus faire fut d'écrire à Washington pour avoir un envoi de fonds et d'attendre deux jours son arrivée. Le premier jour je me promenai et dépensai mon demi-dollar pour manger. C'était en été, de sorte que je passai la nuit sur un banc dans la Commune, et le matin j'allai me laver dans la baie. J'étais indépendant de tous les soins et de tous les soucis de la civilisation. Mais je n'avais pas d'argent pour m'acheter à déjeuner. J'avais faim, et vers le soir, j'avais tellement faim que j'entraï dans un restaurant et me commandai à dîner, sans savoir comment je paierais à moins de laisser mon habit en gage. Dans ce temps presque tous les restaurants de Boston étaient dans des caves, et près de la porte était le comptoir où se tenait le propriétaire pour recevoir l'argent.

Pendant que je mangeais, je m'aperçus que les garçons, qui étaient tous des Irlandais, me regardaient et parlaient de moi entre eux. Ma conscience coupable me fit supposer que mon apparence leur faisait deviner ma pauvreté, et qu'ils calculaient si mes vêtements paieraient ma dépense. Enfin, l'un d'eux s'approcha de moi et me dit :

—Je vous demande pardon, monsieur, mais êtes-vous le patriote Meagher ?

Ce patriote avait été exilé en Australie, d'où il s'était échappé pour se réfugier aux États-Unis.

J'étais à Boston pour surveiller les patriotes, je mis donc mon doigt sur mes lèvres en disant : "Chut !" et je levai les yeux au plafond comme si je voyais la Verte Erin apparaître devant moi. De suite on fut persuadé que j'étais Meagher. Les meilleurs plats, les meilleurs vins me furent offerts. Quand j'eus rendu justice à toutes ces bonnes choses, j'allai au comptoir et je demandai hardiment ma note. Le propriétaire, Irlandais aussi, me dit :

—D'un homme tel que vous, qui avez tant souffert pour la bonne cause, je ne veux pas être payé ; permettez à un frère de vous serrer la main.

Je lui permis. Je le permis aussi à tous les garçons, puis je sortis en prenant l'air sévère, résolu, mais triste que j'avais vu prendre par les patriotes exilés.

En partant des États-Unis, le jeune diplomate fut envoyé successivement à Saint-Petersbourg, Munich, Francfort, Stockholm, Florence, et enfin à Constantinople. Mais il semble que son poste était la dernière place où on pût le trouver. Un jour, il reçut avis qu'il avait été promu à la position de premier secrétaire de la légation pour la république de Paraná. Il ne s'y rendit pas, car il savait, ce que le Bureau des Affaires Étrangères ignorait, que la dite république avait cessé d'exister. Au bout de six mois, lord Russell lui demanda avec colère pourquoi il n'était pas à Paraná. Labouchère répondit qu'il avait cru que le gouvernement l'avait nommé secrétaire *in partibus infidelium*, en récompense de ses services, et qu'il pouvait jouir de son salaire en Europe. La réponse fut l'ordre de partir de suite. Labouchère demanda "pour où," alors le gouvernement découvrit que la république où il voulait l'envoyer n'existait plus depuis dix mois.

On lui ordonna d'aller à Saint-Petersbourg. Six mois après, il était à Hombourg. Lord Russell se ficha encore. Labouchère répondit qu'il n'était pas riche, qu'il n'avait qu'un grand zèle, et que, comme le gouvernement n'était pas assez libéral pour l'expédier en Russie en chemin de fer, il s'y rendait à pied, et qu'il espérait arriver à Saint-Petersbourg dans le courant de l'année.

On voit que l'espiègle étudiant qui tourmentait ses maîtres au Cambridge en fit voir de belles au gouvernement pendant son service dans la diplomatie. Il entre de la malice aujourd'hui dans ses exploits de journaliste, mais il y met à profit, dans sa profession d'écrivain et de rédacteur, beaucoup de science et d'expérience du monde, enrichissant ses critiques des hommes et des choses d'une variété d'incidents et d'anecdotes qui sont le secret de ses succès.

Ainsi, lorsque Khalil Pacha fut rappelé de son poste d'ambassadeur à Paris, parce qu'il avait été affiché dans un cercle comme ayant perdu 40,000 francs à l'écarté, Labouchère lui témoigna sa sympathie dans *Truth*, disant que Khalil avait eu 50,000 louis de rentes, mais qu'ayant la passion du jeu comme lui (Labouchère), il en avait gaspillé la plus grande partie.

Étant ambassadeur de Turquie à Saint-Petersbourg, il perdit plusieurs millions de francs en jouant au whist avec des Russes et il paya en gentilhomme. "Je m'intéresse à lui, écrivait Labouchère, il m'épargna une fois une grosse perte d'argent. Lui, un Russe et moi, nous nous assîmes un soir pour un petit "rubber." Les Russes ont la terrible habitude de jouer avec ce qu'ils appellent un zéro ; c'est-à-dire qu'on ajoute zéro aux profits et aux pertes, ainsi 10 se trouve 100. Lorsque Khalil et le Russe eurent gagné leurs morts, je m'aperçus avec terreur qu'avec le zéro j'avais perdu £4,000. Puis ce fut à mon tour de prendre le mort. J'avais gagné une partie, mes adversaires en avaient également gagné une et nous jouions la dernière main de la dernière partie. Si je la perdais, je devais perdre £8,000. Nous n'avions plus que chacun deux cartes. J'avais six levées et mes adversaires cinq. Khalil jouait le premier, il avait le meilleur atout et une treizième carte. Le seul autre atout était au mort. Il n'avait par conséquent qu'à jouer son atout, et ensuite sa treizième